VIII.—*Explorations des anciens Cimetières de Roux-Mesnil et d'Etran en Normandie, suivies de détails sur la Sépulture chrétienne du Moyen-âge ; par M. L'ABBÉ COCHET, Hon. F.S.A.*

Partly read in abstract, November 29, 1860.

ROUX-MESNIL.

ROUX-MESNIL est un modeste village dont le nom rappelle le conquérant de la Normandie.^a Il est situé au milieu de la plaine qui sépare la vallée de la Scie de celle de la Varenne, à une distance à peu près égale du château d'Arques et de la ville de Dieppe. L'église de ce hameau, abandonnée en 1812 et complètement détruite en 1839,^b était située au milieu des champs labourés, dans un bosquet planté d'arbres et de pommiers, qui forment au sein de la campagne un verdoyant oasis.

Un vieil autel de pierre dont la maçonnerie a longtemps bravé la destruction, et le vocable de St. Denis, l'un des plus anciens patrons de la Gaule, m'ont fait soupçonner qu'il pouvait y avoir là des découvertes à faire intéressantes pour l'archéologie et la sépulture chrétienne du moyen-âge. Le voisinage de Bouteilles, et le succès de mes diverses fouilles sur ce dernier point, m'encourageaient à tenter cette recherche.

Je commençai mes fouilles le 29 Novembre, 1858, et je les continuai jusqu'au 15 Décembre sans discontinuer : voici quels en ont été les résultats.

Nous avons consacré la première campagne à visiter tout le chœur, à partir du maître-autel, et la partie haute de la nef, la seconde à explorer le parvis jusqu'au portail. Dans la première portion, la plus importante de l'édifice, nous avons sondé jusqu'au sol naturel. Nous n'y avons rencontré que des inhumations faites avec des cercueils de bois, à une époque relativement récente. Le plus grand intérêt qu'ait présenté cette fouille fut l'ancien baptistère en pierre qui

^a Roux-Mesnil, Roumesnil, *Rollonis mansionile*, est appelé Roumesnilium, en 1258, par Eudes Rigaud dans le *Regestrum*, ou journal de ses visites pastorales, p. 329. Voir aussi Duplessis, Descript. géog. et hist. de la Haute Normandie, t. 1^{er}, p. 679.

^b Les Eglises de l'Arrondissement de Dieppe—Eglises rurales, p. 108.

m'a paru du XVI^e siècle,¹ un fragment de colonne que j'ai considéré comme du XIII^e, et quelques tufs d'appareil qui peuvent remonter jusqu'au XI^e, époque probable de la première église.

Les autres restes d'antiquité consistèrent surtout en des carreaux émaillés et en de nombreux fragments de vases funéraires.

Les carreaux émaillés au nombre de 21, tant entiers qu'en morceaux, représentent pour la plupart des losanges entiers ou à l'état de formation. Ils semblent avoir fait partie d'un système de décoration consistant en une suite de losanges s'enchaînant l'un à l'autre. Plusieurs paraissent se rattacher à des combinaisons dont quatre carreaux devaient faire partie. Quelques uns forment à eux seuls un motif séparé qui pouvait se combiner dans l'ensemble d'un sujet. Les carreaux que nous avons le mieux reconnus nous ont présenté des fleurs-de-lis, des feuilles de chêne, des reines-Marguerites, un fragment d'écusson, et des espèces de croix de Malte. Ces carrelages, assez semblables à ceux de Bouteilles, doivent remonter comme eux aux XIII^e et XIV^e siècles.

Quant aux vases funéraires nous n'en avons pas trouvé moins de 150 fragments, provenant de plus de 40 individus. Ces 40 vases pouvaient se partager en 5 ou 6 espèces différentes ; dont nous n'avons reconnu bien nettement que 4 types qui nous soient familiers dans les sépultures chrétiennes de ce pays.

En effet la première espèce de vases, dont il y avait 5 ou 6 individus, est de ceux que l'on nomme en Normandie *pichets*, et en Angleterre *pitchers*. Leur forme, arrondie dans sa partie inférieure, s'allonge ensuite vers le haut et produit un collet qui occupe bien le tiers du vase. Le col est ordinairement recouvert de raies circulaires. Tous sont habituellement munis d'une anse unique et aucun d'eux n'a présenté ni bec ni goulot. La terre en est blanche, tirant un peu sur le jaune ; un vernis vert est semé au dehors sur le col et sur la panse. Généralement ces vases sont légers et tournés avec élégance. Leur capacité habituelle est de 8 décilitres. La hauteur moyenne est de 15^c ; la largeur de l'ouverture est de 6 à 8^c ; celle de la panse de 10 à 12^c.

Des vases de ce genre ont été trouvés dans le cimetière de Braquemont en 1857,^a dans celui de Martin-Eglise en 1858, et à Bouteilles en 1857 et en 1858. Il n'y en avait qu'un ou deux à Martin-Eglise et à Braquemont, mais à Bouteilles nous en avons compté plus de 100. Deux de ces derniers sont été publiés dans notre Mémoire sur les Sépultures chrétiennes de Bouteilles, inséré dans le XXXVII^e volume de l'*Archæologia*.^b

^a Trouvés dans un cercueil en moëllon et actuellement déposés à la bibliothèque publique de Dieppe.

^b Sépult. chrét. de la période Anglo-Normande trouvé à Bouteilles près Dieppe en 1857. *Archæologia*, Vol. XXXVII. p. 415—20, pl. xi. fig. 1 et 4. ³ Bulletin monumental, t. xxv.

Nous en avons également vu de semblables au Musée de Sèvres venant de Paris, où ils ont été recueillis par M. Arthur Forgeais dans les anciens cimetières, notamment Rue de la Harpe en 1857.^a

Nous attribuons ces vases au *xiv^e* siècle.

En Angleterre Roach Smith en a signalé de pareils recueillis sous le sol de Londres : il les croit du même temps que les nôtres.^b

La seconde catégorie des vases funéraires de Roux-Mesnil a été trouvée devant le portail de l'église. Elle appartient à un type plus répandu, au moins dans le département de la Seine Inférieure. C'est un genre de vase de forme circulaire, assez semblable à nos vases de nuit, ayant un large pied, une anse, et un collet. La terre en est fine et bien choisie, le façonnage léger et assez gracieux. Un vernis verdâtre et clair est sobrement semé à l'intérieur, sur le fond, et à l'embouchure. La capacité moyenne de ces vases est de 5 décilitres.

Nous croyons qu'ils appartiennent au *xiii^e* et au *xiv^e* siècle. Nous n'en connaissons que 4 à Roux-Mesnil ; mais des vases semblables ont été rencontrés en 1852 à Neufchâtel en Bray, dans la chapelle de St. Thomas-le-Martyr dédiée vers 1190. Mes différentes fouilles de Bouteilles,^c de 1855 à 1858, ne m'en ont pas donné moins de 25 à 30. Deux d'entre eux ont été reproduits en couleur dans l'*Archæologia*,^d d'autres ont été édités en noir par M. de Caumont dans le *Bulletin Monumental*,^e et par moi-même dans mes *Sepultures gauloises, romaines, franques, et normandes*.^f

Il n'est pas impossible qu'il en ait été trouvé de pareils en 1822 dans la chapelle royale de Dreux,^g et en 1856 à St. Serges d'Angers dans le tombeau de François d'Orignai, abbé en 1480.^h

Parmi les vases nettement dessinés et parfaitement reconnaissables, nous avons encore à signaler deux catégories céramiques, mais celles-ci sont en grès. La première est un vase de forme ronde, et en terre grésée, ayant le type d'un

^a Musée de Sèvres, No. 10,236.

^b Roach Smith, Catalogue of the Museum of London Antiquities, p. 114—17.

^c *Archæologia*, Vol. XXXVII. p. 415—20. *Sép. gaul. rom. franq. et norm.* p. 354—388. *Bulletin monumental*, t. xxv. p. 438.

^d *Archæologia*, Vol. XXXVI. p. 266, pl. xxi. fig. 6 ; Vol. XXXVII. p. 417—18, pl. xi. fig. 5.

^e *Bulletin monumental*, t. xxii. p. 358.

^f *Sépult. gaul. rom. franq. et norm.* p. 320, 354, 372.

^g Marquis, *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.* t. 1^{er}, p. 62 ; *Atlas* de 1824, pl. ii. bis. fig. 203. *Sépult. gaul. rom. franq. et norm.* p. 363—64. *Bulletin monumental*, t. xxii. p. 351.

^h Godard Faultrier, Note sur un tombeau découvert à St. Serges ; dans la *Revue de L'Anjou et du Maine* de 1857. *Revue de l'Art Chrétien* de 1857, p. 130. *Bulletin monumental*, t. xvii. p. 76, et t. xxv.

poivrier ou d'une tire-lire. Ce vase put contenir des parfums ou de la poussière odorante. En 1856 nous en avons trouvé un dans le cimetière de Bouteilles, encore rempli d'une poudre grise semblable à de l'encens pulvérisé.^a En 1846 dans l'église de Fallencourt (arrondissement de Neufchâtel) on a rencontré deux vases pareils dans la sépulture d'Ezéchias de Mondion, chevalier, qui dût mourir au commencement du XVII^e siècle.^b Enfin, en 1858 dans les fouilles à la Madeleine de Bernay, M. Métayer a recueilli un de ces petits vases en forme de poivrier, logé dans le crâne même d'un défunt.^c

Nous attribuons le vase de Roux-Mesnil et ceux qui lui ressemblent au XVI^e et au XVII^e siècle.

La seconde classe des vases de grès consiste dans de petites terrines que l'on trouve à peu près dans tous les cimetières, et qui selon toutes les vraisemblances durent servir à placer de l'eau bénite. Il s'en est rencontré 4 à Roux-Mesnil, semblables à celles que nous connaissons ailleurs ; mais peut-être un peu moins grandes. Ce sont de petites soucoupes en grès-cérame que l'on fabriquait en grande abondance à Paris, dans le Beauvoisis, et probablement aussi dans le pays de Bray. Ces petites jattes, hautes de 5 à 6^e, n'ont guères que 3^e de diamètre à la base, et 8 ou 9^e dans leur plus grande ouverture. Elles posent sur un pied et sont munies d'un rebord formé par un ourlet aplati. On a trouvé de ces terrines à Bouteilles, à St. Aubin-sur-mer, à Martin-Eglise, à Lillebonne, à Londinières, à Pissy-Poville, à St. Nicaise de Rouen,^d à la Madeleine de Bernay,^e et sur divers points de Paris, notamment dans la rue de l'Arbre Sec, à l'hospice de la Ste. Trinité,^f dans le cloître St. Magloire, et dans la chapelle des Grassins.^g Du reste nous ne citons ici que celles qui proviennent d'églises ou de cimetières.

Ces terrines étaient encore en usage à la fin du XVI^e siècle comme le prouve

^a Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 386. Bulletin monumental, t. xxii. p. 437.

^b L'Abbé Decorde, Essai hist. et archéol. sur le Canton de Blangy, p. 101. Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 385—86. Bulletin monumental, t. xxii. p. 436.

^c Archæologia, Vol. XXXVIII. p. 69. Revue de l'Art chrétien de 1858, p. 420—21. L'Art en Province, année 1858, p. 200. La Vigie de Dieppe du 3 Juillet, 1858.

^d Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 354—56, 376—77, 391—92. Bull. mon. t. xxii. p. 340—42, 426—28, 442. Pierres tombales trouvées à Leure en 1856, p. 6 et 7. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xxiii.

^e Archæologia, Vol. XXXVIII. p. 72. L'Art en Province, année 1858, p. 201. La Vigie de Dieppe, du 3 Juillet, 1858.

^f Musée de Sèvres.

^g Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 355, 356, 377. Bull. mon. t. xxii. p. 340—42, 426—428.

la chapelle des Grassins de Paris.^a Elles durent commencer au plus tôt au *xiv^e* siècle, comme semblerait l'insinuer la tombe d'un curé de St. Aubin-sur-Mer, mort en 1305.^b Mais nous croyons que leur plus grand développement eut lieu au *xv^e* et au *xvi^e* siècle.

Quant aux autres vases, il y en avait bien de 5 à 6 formes diverses, mais je n'ai pu les restituer complètement. Cependant j'ai reconnu à n'en pas douter les fragments d'un de ces plateaux de terre, grands, épais, et recouverts d'une forte couche de vernis vert, tels qu'il s'en rencontra plusieurs en 1856 autour de l'église de St. Nicaise de Rouen lors de la construction du presbytère. Ils étaient avec des monnaies d'argent du *xiv^e* siècle.

J'ai reconnu aussi de ces pots communs encore usités dans nos campagnes, pour le potage des bergers ou des domestiques. Il y en avait bien 5 ou 6 de ce genre qui tous paraissent avoir été au feu. J'ai remarqué aussi quelques fonds bombés, comme ceux que j'ai constatés à Leure et à Lillebonne sur des vases funéraires que j'attribue au *xiii^e* siècle.^c Ils pourraient bien être du même temps.

Il nous reste à dire un mot de l'usage présumé des vases que nous venons de décrire. Trouvés dans une église et dans un cimetière chrétien, leur usage ne saurait être douteux pour nous. Ils durent autrefois contenir du charbon allumé et de l'encens fumant autour du cercueil le jour des funérailles. Puis après l'inhumation ils auront, selon la coutume générale, suivi le mort dans sa fosse, et c'est là que nous les retrouvons.^d

Si le moindre doute pouvait s'élever dans l'esprit du lecteur contre une destination si claire et si universelle, nous lui fournirions une démonstration de notre assertion dans les trous dont plusieurs de ces fragments sont encore percés,

^a Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 377.

^b Ibid. p. 366, 376. Bullet. mon. t. xxii. p. 345, 426. Les églises de l'arrondissement d'Yvetot, 2^e édit. t. 1, p. 379. Epigraphie de la Seine Inf. p. 14, 15.

^c Pierre tombale, sépult. et vases fun. du *xiii^e* Siècle trouvés au Hâvre en 1856, p. 9—11. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xxii. p. 395—97. pl. xxv. Recueil des publ. de la Soc. Hâvr. d'études diverses, années 1855—56, p. 356—58. Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 390. Bulletin monumental, t. xxii. p. 441—42.

^d Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 351—96. Bullet. mon. t. xxii. p. 338—63, 423—46. A. Murcier, La Sépult. chrétienne en France, p. 139—64, fig. xiii. et xiv. De Caumont, Cours d'Antiq. Norm. t. vi. p. 316—23. Revue de l'Art chrét. année 1858, p. 420—21. L'Art en Province, année 1858, p. 200—202. Publ. de la Soc. Hâvr. d'études div. années 1855—56, p. 356—64. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xxii. p. 394—98, et t. xxiii. Archaeologia, Vol. XXXVI. p. 258—66; Vol. XXXVII. p. 414—20.

dans la teinte enfumée dont ils sont recouverts, et jusque dans la surface charbonnée qu'ils présentent à l'intérieur. Ces trous sont ici de trois sortes, les uns pratiqués avant la cuisson, les autres après : parmi ces derniers les uns sont faits avec un foret, les autres avec un outil aigu, comme un marteau de couvreur. Les trous pratiqués avec un instrument perçant sont ronds, droits, nets, et rangés avec symétrie. Ceux au contraire qui sont le résultat d'un marteau ou d'un outil aigu sont incorrects, placés d'une façon irrégulière et incertaine. Enfin, j'en ai remarqué un qui avait été foré avec un bâton circulaire avant toute cuisson et dans la terre encore molle. Ce qui prouve une fois de plus que quelques uns de ces vases étaient prédestinés à l'usage de cassolettes funéraires.

Dans toute cette fouille, nous l'avons déjà dit, nous avons trouvé dans le chœur et à l'intérieur de l'église un certain nombre de squelettes qui avaient été déposés dans des cercueils de bois, mais nous n'avons rencontré qu'un seul cercueil en pierre, et il était placé devant le portail de l'ouest, dans l'ancien parvis de l'église (*in atrio ecclesie*). Ce sarcophage était à 1^m 50^c du sol actuel, assis sur un fond d'argile, orienté est et ouest, comme tous les tombeaux chrétiens. Après l'avoir dégagé avec beaucoup de soin, nous avons reconnu qu'il avait été brisé dans sa partie supérieure, notamment vers la tête. Mais le bas était resté parfaitement intact.

Ce cercueil était entièrement composé comme ceux de Bouteilles ; malheureusement il ne nous a pas donné de croix d'absolution. Long d'environ 2^m il consistait en des moëllons posés à champ, formant ainsi les parois de la sépulture. Des dalles grossières de pierre semblable composaient le couvercle. La terre avait pénétré dans cette auge rudement conditionnée et dont le fond avait été recouvert d'une couche de chaux. Les pieds étaient beaucoup plus étroits que les épaules, et la tête avait été formée à l'aide d'une entaille circulaire dont il restait encore un fragment.

Le squelette qui remplissait ce cercueil était assez ancien. Ce devait être celui d'un vieillard qui jadis avait été d'une grande taille et d'une forte stature. Les deux avant-bras étaient pieusement croisés sur la poitrine, l'extrémité des mains touchant presque aux épaules. Ce corps dût être déposé ici dans un simple suaire et sans aucun coffre de bois.

Je considère cette sépulture comme du XII^e ou du XIII^e siècle.

Plus de 40 tombes de ce genre ont été visitées par moi dans le cimetière de Bouteilles devant, dedans, et autour de l'église.^a Quelques unes de ces dernières

^a *Archæologia*, Vol. XXXVI. et XXXVII.. *Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm.* t. xxii, p. 12—16, 130—35. *Séult. gaul. rom. franq. et norm.* p. 321—26, 332—34. *Bullet. mon.* t. xxv.

contenaient des croix de plomb sur lesquelles étaient tracées des inscriptions en vers léonins, des oraisons, des confessions, et des absolutions remontant au XII^e siècle. Ce sont ces formules et cette paléographie qui ont donné la date des cercueils. Des sarcophages du même genre, avec entailles pour la tête, ont été vus à Hautot-sur-Dieppe, à Martin-Eglise, à la léproserie du Catillon, à Bénouville-sur-Orne (Calvados),^a à l'Abbaye de Bonne-Nouvelle à Rouen,^b à l'Abbaye de St. Denis en France,^c à la Réole près Bordeaux,^d à Saint Serge d'Angers,^e à la cathédrale de Worcester,^f et à la chapelle du Collège d'Arundel en Angleterre.^g

Quant au placement de ce cercueil dans l'aître de l'église (*in atrio ecclesiæ*) cela est conforme à une coutume générale aux siècles de foi, surtout à ceux qui vont du IX^e au XII^e siècle.

Les derniers objets trouvés dans les fouilles de Roux-Mesnil sont une petite boucle en cuivre et quelques pièces de monnaie.

Cette petite boucle ou attache en cuivre, munie d'une appendice en laiton, était destinée à fixer une étoffe quelconque. Cette boucle pourrait provenir d'une sépulture ecclésiastique.

Les boucles ne sont pas sans exemple dans les sépultures du moyen âge, notamment au XI^e, au XII^e, et au XIII^e siècle. Une boucle de cuivre, encore munie de son appendice, ayant évidemment servi à soutenir une ceinture d'étoffe, a été recueillie par nous en 1856 dans les sépultures du Château-Trompette, au dessus du Mont-de-Caux, à Dieppe. Les inhumations chrétiennes de la Madeleine de Bernay, étudiées avec tant de soin par M. Métayer-Masselin, ont donné à ce jeune archéologue 4 ou 5 boucles en fer ou en cuivre placées à la ceinture des défunts, que nous supposons des Frères hospitaliers employés au service des lépreux. Deux des boucles de Bernay sont rondes comme des fibules, et deux autres sont carrées.^h Six boucles de bronze ont été trouvées en 1855 dans le cimetière de l'ancienne église St. Michel à Bordeaux (Gironde); deux de ces boucles sont rondes comme celles de Bernay; une petite est entièrement sem-

^a Charma, Rapport sur les fouilles exéc. au Catillon près Bénouville-sur-Orne en 1851, p. 20. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xix. p. 494.

^b A. Pottier, Revue de Rouen, année 1850, p. 325—26.

^c Legrand d'Aussy, Des Sépult. nationales, p. 366.

^d Compte rendu des Travaux de la Commis. des Mon. hist. de la Gironde, année 1846—47, p. 36, 37.

^e Godard-Faultrier, Bullet. monum. t. xxiii. p. 76. Revue de l'Art Chrétien, année 1857, p. 130—31.

^f The Illustrated London News du 21 Juin, 1856, p. 691.

^g Sussex Archæological Collections, vol. iii. p. 80.

^h Revue de l'Art Chrétien de 1858, p. 419.

blable à notre attache de Roux-Mesnil, et paraît avoir eu la même destination. Enfin les trois autres semblent avoir appartenu à des chaussures. En 1844 on trouva dans la cathédrale de Troyes le cercueil de l'évêque Hervé, mort en 1223. Il portait à la ceinture une boucle en fer en forme de D Gothique, jadis destinée à serrer un cilice de crin dont la majeure partie subsistait encore.^a

Quant aux monnaies, il nous en a été remis 4, dont deux sont du XVII^e siècle, une du XV^e, et l'autre du XIV^e. La plus moderne est un DOVBLE TOVRNOIS DE LOVIS XIII. R(oi) DE FRANCE, frappé en 1643. L'autre est un DOVBLE D. . . . (de) CHARLES I. DUC DE MAN . . . frappé en 1621.

Les deux autres sont plus intéressantes quoique d'une importance relativement médiocre.

La plus ancienne est une maille tournois de Philippe le Bel, frappée de 1313 à 1315. D'un côté est une croix avec la légende : + PHILIPPUS REX. De l'autre sont les tourelles de la cité de Tours entourées de ces deux mots TVRONVS CIVIS. La plus récente est une maille tournois de Louis XI., frappée vers 1470. On lit autour d'une petite couronne LVDOVICVS REX, et au revers, entre les croisillons d'une croix, OBOLVS CIVIS.

"A force d'écrire *Turonus civis*," dit M. de Longpérier, "les graveurs avaient fini par ne plus savoir que *civis* était un abrégé de *civitas*. Ils ont cru que cela était un complément de *Turonus* qu'ils traduisaient par tournois; il s'ensuivit qu'ils n'ont vu aucun inconvénient à ajouter ce mot au nom de l'obole."

Des monnaies françaises épiscopales, baronales, ou royales allant du XII^e au XVII^e siècle ont été souvent rencontrées dans des cimetières chrétiens abandonnés. Nous citerons autour de nous le cimetière de Bouteilles, où nous avons recueilli des pièces d'argent et de cuivre depuis les premiers Capétiens jusqu'à Louis XIV.; la léproserie de St. Cathald à Derchigny-Graincourt, où M. l'Abbé Lecomte a trouvé des monnaies de St. Louis et de Philippe-le-Hardi.^b Au loin les analogues ne font pas défaut non plus. Nous avons à Bernay la chapelle de la Madeleine qui a donné à M. Métayer 86 monnaies royales ou baronales, françaises ou étrangères, s'échelonnant de Louis VIII. à Louis XIV.^c Nous

^a Arnaud, Notice sur les objets trouvés dans plusieurs cercueils de pierre à la Cathéd. de Troyes, p. 8, 13, pl. ii. fig. 3.

^b L'Abbé Lecomte, Not. hist. sur Berneval-le-grand et St. Martin-en-Campagne, p. 36. L'Art en Province, année 1858, p. 203.

^c Archæologia, Vol. XXXVIII. p. 73. La Revue de l'Art Chrétien, année 1858, p. 422—23. L'Art en Province, année 1858, p. 201—203. Journal de Rouen du 3 Avril, 1858. La Vigie de Dieppe du 3 Juillet, 1858.

pouvons citer les anciens cimetières de Bayeux,^a de Conlie^b (Sarthe), de Melun (Seine et Marne),^c de Civeaux près Poitiers,^d et enfin le cercueil de St. François d'Assise, en Italie, qui renfermait 8 monnaies d'argent du XII^e siècle.^e

Nous résumons ainsi notre exploration de Roux-Mesnil : Carrelages émaillés du XIII^e et du XIV^e siècle ; vases funéraires en terre et en grès pour l'encens et l'eau bénite XIII^e à XVI^e siècle, les uns forés, les autres non forés ; un cercueil de pierre composé de moëllons assemblés, avec entaille circulaire pour la tête (XI^e ou XII^e siècle) ; une boucle en bronze pour vêtement ecclésiastique ; et enfin 4 monnaies d'argent et de cuivre allant de Philippe le Bel à Louis XIII.

ETRAN PRES DIEPPE.

En 1859 et en 1860, j'ai fouillé l'ancienne église d'Etran, près Dieppe, édifice abandonné depuis la Révolution et complètement démoli en 1831. Mon but en explorant cette vieille enceinte, entièrement sécularisée aujourd'hui, était d'étudier la sépulture chrétienne du moyen-âge, encore peu connue dans ses détails intimes. Cette fouille m'a en effet révélé d'importantes particularités qui se retrouveront sans doute ailleurs, mais sur lesquelles je crois utile d'appeler l'attention de ceux de nos confrères qui s'intéressent à la liturgie et à l'archéologie funéraires. J'exposerai en quelques mots le résumé général de mon exploration ; je ferai ensuite ressortir quelquesunes des conséquences qui en découlent.

Je fouillai d'abord le porche, aître, ou parvis, de cette église romane, et je le trouvai pavé de sarcophages de pierre. Ces cercueils, faits en moëllon, et de plusieurs morceaux, présentent, pour la tête, une entaille qui se rencontre fréquemment du XI^e au XIII^e siècle, non seulement en Normandie, mais en France et en Angleterre.^f Ces dix-huit tombeaux, fermés avec du mortier, con-

^a Ed. Lambert, Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xvii. p. 450.

^b Bulletin monumental, t. v. p. 524.

^c Grésy, Notice sur les Antiq. découvr. à Melun en 1847, p. 10.

^d Legrand D'Aussy, Des Sépultures nationales, p. 37—39. De Caumont, Cours d'Antiq. mon. t. vi. p. 293.

^e Godescard, Vies des Pères, des Martyrs, etc. Supplément, p. 496, édit. in 8°. 1824.

^f Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 322—23, 332—36. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xxi. p. 11—21 ; t. xxv. p. 129—37. Archæologia, Vol. XXXVI et XXXVII. Bull. mon. t. xxv. p. 103—32. The Illustrated London News du 21 Juin, 1856, p. 691.

tenaient chacun un cadavre déposé dans son suaire de toile, la face au ciel, et les bras croisés sur la poitrine. Tous étaient orientés, la tête à l'ouest et les pieds à l'orient. Un seul nous a montré sur sa poitrine un bâton de coudrier sur lequel nous aurons à revenir.

Dans l'intérieur de la nef romane, j'ai rencontré plus de vingt sépultures déposées presque toutes dans des cercueils de bois. Autour des corps, et surtout vers le bassin, se trouvaient des vases de terre remplis de charbon de bois, anciennes cassolettes d'encens qui avaient fumé le jour de l'inhumation. Sur presque tous ces défunts, et souvent près des épaules, nous avons recueilli de petites pièces en argent ou en billon. Ces inhumations devaient dater du XIII^e au XV^e siècle; d'après la forme des vases et le type des monnaies, le plus grand nombre devait appartenir au XIV^e.

Sous le clocher, qui était aussi roman, et dans le chœur qui avait été ajouté au XVI^e siècle, nous avons reconnu une douzaine de sépultures appartenant pour la plupart à des prêtres, curés ou vicaires de la paroisse. Des pierres tombales datant de 1540 et de 1580, et des ornements sacerdotaux indiquaient avec assez de précision le XVI^e et le XVII^e siècle.

Deux particularités se sont révélées sur ces inhumations ecclésiastiques. La première, c'est que la plupart des corps étaient déposés dans les cercueils de bois remplis de paille, dont nous reconnaissons aisément la trace. La seconde, c'est que sur huit ou dix ecclésiastiques, deux étaient inhumés la tête vers l'autel, et les pieds vers le peuple, tandis que tous les autres avaient, comme tout le monde, les pieds à l'orient et la tête à l'occident.

Ces modestes découvertes nous fournissent l'occasion de traiter quatre points liturgiques ou disciplinaires de la sépulture du moyen-âge. Le premier est relatif aux inhumations à la porte ou au parvis des églises; le seconde concerne l'usage de placer des bâtons sur les morts; le troisième a rapport à une orientation particulière aux ecclésiastiques; le quatrième enfin se rattache à la coutume de les déposer sur la paille. Nous ne dirons que quelque mots de ces matières intéressantes qu'il suffit d'indiquer pour appeler sur elles l'attention des liturgistes, des antiquaires, et des ecclésiologues.

I. Inhumation dans l'aître de l'église fut une coutume spéciale et universelle aux siècles de foi, surtout à ceux qui vont du IX^e au XII^e siècle. Parmi les monuments qui démontrent cet usage, nous citerons en dehors de nos cercueils d'Etran le sarcophage de pierre trouvé en Décembre 1858 devant l'église de Roux-Mesnil, et que nous avons décrit dans le mémoire précédent; et surtout

les sépultures trouvées en 1856 au parvis de l'église de Bouteilles,^a les trois rangs de cercueils observés en 1847 devant le portail de Ste. Croix de Bordeaux,^b les tombeaux aperçus en 1812 devant la porte de l'abbaye de St. Denis,^c les sépultures remarquées en 1828 devant la porte de la cathédrale de Rouen,^d les dix cercueils de pierre recueillis en 1854 dans l'aître de St. Denis de Lillebonne, et surtout le curieux cimetière du parvis de l'abbaye d'Epternach, dans le Luxembourg, connu sous le nom de Paradis, et trouvé rempli de sépultures en 1849.^e

Parmi les saints personnages qui voulurent par piété occuper cette place de pénitence et d'humiliation chrétiennes, nous citerons St. Augustin de Cantorbéry et ses successeurs jusqu'au VIII^e siècle,^f St. Loup de Sens (625),^g St. Swithin de Winchester, (862) St. Angilbert abbé de St. Riquier, IX^e siècle,^h Pepin le Bref (768),ⁱ Hugues Capet, (996), les deux Richard de Normandie (1006-26),^k Constance de Bretagne (1091),^l Geoffroy de Montbray évêque de Coutances (1095),^m et le seigneur Normannus de Eslettes, (XI^e siècle).ⁿ

Du reste, un des plus savants liturgistes que la France ait produits, le célèbre Jean Baptiste Thiers, curé de Champ-Rond et de Vibraye, démontre, dans sa *Dissertation sur le porche des églises*, que d'après les Pères et les coutumes liturgiques, "c'étoit sous les porches et à l'entrée des églises que l'on enterroit les empereurs chrestiens, les évêques et les autres fidèles; que ce fut là que

^a Archæologia, Vol. XXXVII. Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 323—35. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xxii. p. 131—34.

^b Rabanis, Compte rendu des travaux de la Commis. des Mon. histor. de la Gironde, année 1847, p. 23.

^c Legrand d'Aussy, Des Sépultures nationales, p. 366.

^d Delaquerrière, Description hist. des maisons de Rouen, t. 11, p. 130. Journal de Rouen du 6 Octobre, 1828. Archæologia, Vol. XXXVII. p. 419. Bulletin monumental, t. xxv.

^e Publications de la Soc. Arch. du Luxembourg, année 1849, t. v. p. 85.

^f Deville, Tombeaux de la Cathéd. de Rouen, p. xvi.

^g L'Abbé Brullée, Hist. de l'abbaye de St^e Colombe-lez-Sens, p. 42.

^h Mém. de la Soc. d'Emul. d'Abbeville, Années 1852—57, p. 144.

ⁱ Legrand D'Aussy, Des Sépultures nationales, p. 366.

^k Dudon de St. Quentin, p. 56, 57. Neustria Pia, p. 210. Mém. de la Soc. des Antiq. de Norm. t. xviii. p. 3, ad calcem. Les églises de l'Arrond. du Havre, t. ii. p. 40. Licquet, Hist. de Norm. t. 1^{er} p. 149 et 219. Fallue, Hist. de l'abbaye de Fécamp, p. 86.

^l Archæologia, Vol. XXXVII. p. 406—8. Bulletin monumental, t. xxv. p. 129—30.

^m Gallia Christiana, t. xi. p. 872. L'Abbé Lecanu, Histoire des Evêques de Coutances, p. 129.

ⁿ Cartulaire de l'abb. de St^e Trinité du mont de Rouen, p. 456, No. 416, édité par M. Deville, dans la Collection des Monumens inédits sur l'Hist. de France, 1841.

l'empereur Constance fit enterrer le Grand Constantin, son père ; que c'est pour cette raison que l'on encensoit autrefois ces lieux, et qu'en quelques endroits l'on y fait encore aujourd'hui des prières et l'on y chante des litanies."^a

Fleury, dans son *Histoire de l'Eglise*, Lebeau, dans celle du Bas-Empire, racontent également que Constantin le Grand fut inhumé à Constantinople dans un cercueil de porphyre qui n'était pas dans l'église même, mais dans le vestibule de la basilique des saints apôtres.^b Un siècle après, Théodose fut déposé à son tour dans le mausolée de Constantin.^c Ces empereurs tenaient à grande faveur d'être ensevelis à l'entrée de l'église des saints apôtres, et de servir de "portiers aux pêcheurs," dit excellemment Saint Jean Chrysostôme.^d

Un autre liturgiste, non moins renommé que Thiers, Lebrun-Desmarettes, nous apprend que "dans le porche de l'illustre église de St. Pierre de Vienne (en Dauphiné), furent enterrés Giselle ou Gislette, femme de Hugues, comte de Vienne et d'Arles, roi de Bourgogne, et empereur d'Italie, un certain Gérard, fort illustre, nommé *le père de la ville de Vienne*, mort en 1050, et l'abbé Guillaume, mort en 1224."^e

Enfin, notre grande archéologue moderne, M. de Caumont, de Caen, nous apprend qu'à Saint-Restitut, près Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), il a lu "sous le porche de l'église d'anciennes inscriptions tumulaires qui mériteraient de figurer dans la collection épigraphique du Midi de la France."^f

II.—J'ai dit que dans un des cercueils de pierre du parvis d'Etran, j'avais, le 11 mars 1859, recueilli, couchée sur un corps, une baguette de coudrier de 40 à 50 centimètres de longueur. Ce cercueil en moëllon, qui possédait une entaille pour la tête du défunt, me paraît dater du XII^e siècle.

Quel pouvait être le sens de cette verge ou le motif de ce dépôt ? Je l'ignore ; mais ce que je puis assurer, c'est que le fait n'est pas sans exemple dans les sépultures chrétiennes de cette époque, et même dans les sépultures de la période franque. Le premier exemple que je puisse citer et le plus rapproché de nos contrées, s'est rencontré dans la célèbre abbaye de Saint Wandrille. En 1671, lorsque le prieur Dom Laurent Hunault fit opérer dans l'église les demolitions qui précédèrent les reconstructions nouvelles, il trouva quatre cercueils contenant

^a J. B. Thiers, Dissertation sur le porche des églises, p. 21.

^b Fleury, Hist. de l'Eglise, t. xii. liv. xi. p. 260.

^c Lebeau, Hist. du Bas-Empire, t. 1, liv. v. p. 609, et t. 5, liv. xxv., p. 461.

^d Vie de Saint Clair en 1656, p. 201.

^e Lebrun-Desmarettes, Voyages liturgiques en France, par le sieur de Moléon, p. 38.

^f De Caumont, Bulletin monumental, t. xxv., p. 218.

avec le corps des religieux des bottines de cuir et une baguette de coudrier de la longueur du tombeau.^a

M. Thaurin raconte qu'en 1838 le sieur Poisson, propriétaire au Tremblay, près le Neubourg (Eure), creusant dans sa cour le long d'un mur voisin du cimetière et de l'église, trouva toute une rangée de cercueils de plâtre. Ces sarcophages encore entiers renfermaient chacun un squelette d'adulte parfaitement intact. D'après M. Poisson, qui a ouvert ces sépultures, un grand bâton, aux extrémités duquel il n'y avait aucun appendice métallique, se trouvait couché au côté droit de quelques uns des squelettes.^b

Les 10 et 11 mars 1845, M. Godard-Faultrier découvrit dans l'église de Tous-saint, à Angers, deux cercueils en tuf qui contenaient des sépultures d'abbés encore reconnaissables à leurs vêtements, à leurs chaussures, et à leur crosse de cuivre doré. L'un des deux contenait les débris d'un bâton de bois, long de 1^m 70^c.^c

Dans sa Statistique monumentale de Paris, M. Albert Lenoir fait figurer parmi les tombes monastiques de Ste. Genevieve, visitées en 1807, des bâtons, verges, ou roseaux, que les religieux semblent tenir dans leurs mains. Ces sépultures nous paraissent remonter au XIII^e siècle.^d

Montfaucon raconte que le tombeau de la reine Bilichilde, épouse de Childeric II., fut découvert en 1645, dans le chœur de St. Germain-des-Prés. Visité de nouveau en 1656, on n'y trouva plus que des ossements déplacés, un bâton de coudrier rompu en deux, et quelques herbes odoriférantes.^e

Le fait de la découverte d'un bâton dans le tombeau de l'épouse de Childeric II. est également confirmé par l'autorité de Mabillon, dans son *Discours sur les anciennes Sépultures de nos Rois*.^f

Enfin à Oberflacht, en Würtemberg, dans cette série de quarante tombeaux souabien de l'époque Carlovingienne qu'a visités en 1846 le capitaine Von Durrich, il s'est rencontré dans les N^{os} 7 et 24 des baguettes de noisetier longues de sept pieds, et couchées sur des morts qui avaient les mains croisées.^g

III.—La troisième observation que nous aient suggérée les sépultures d'Etran

^a Guilmeth, Descript. géogr., hist., statist. et mon. des arrond. d'Yvetot, etc., t. ii. p. 173.

^b Thaurin, Journal de Rouen du 31 Juin, 1856.

^c Godard-Faultrier, Répert. Archéol. de l'Anjou, Août, 1860, p. 250.

^d A. Lenoir, Statistique monum. de Paris, 13^e livraison, pl. xi. fig. 1 et 10.

^e Montfaucon, Les Mon. de la Monarchie française, t. 1, p. 173—75.

^f Mabillon, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles Lett. t. ii. p. 641, 42.

^g Von Dürrieh et W. Menzel, Die Heidengräber am Lupfen, bei Oberflacht, p. 9, 12 et 13; et pl. ix. fig. 6 et 30. Archæologia, Vol. XXXVI. p. 159.

est relative à l'orientation et spécialement à l'orientation des ecclésiastiques. Comme je l'ai déjà dit, deux corps inhumés dans le chœur d'Etran affectaient une direction particulière, et ces corps avaient appartenu à des prêtres, comme le prouvaient les pierres tombales et les ornements dont ils étaient enveloppés.

Cependant d'autres prêtres, soit dans le chœur, soit dans la nef, soit au parvis, avaient été inhumés suivant la coutume générale. Pourquoi donc deux d'entre eux faisaient-ils exception ? Pourquoi ceux-là avaient-ils les pieds vers le peuple et la tête vers l'autel ? Nous croyons qu'en déposant ainsi ces corps, nos pères ont obéi à une croyance qui régnait encore dans notre enfance. Nous avons entendu dire qu'au jour du jugement les fidèles ressuscitant devront regarder les pasteurs tandis que les pasteurs devront regarder le troupeau, et tourner vers lui leur face renouvelée. Puis, après s'être reconnus, tous ensemble devront s'acheminer vers la vallée de Josaphat.

Maintenant cette croyance et cette direction sont-elles anciennes et à quelle époque peut-on les faire remonter ? C'est ce qu'il nous a paru intéressant de rechercher.

Nous pensons que cette coutume est assez récente ; qu'elle n' a pris naissance parmi nous qu'au *xvi^e* siècle, et qu'elle ne s'y est bien établie qu' au *xvii^e*. Nous croyons qu'au *xiii^e*, au *xiv^e*, et au *xv^e* siècle tous les chrétiens indifféremment, prêtres ou laïques, étaient déposés, soit dans les cimetières, soit dans les églises, les pieds à l'orient et la tête à l'occident, afin de seveiller la face vers le Souverain Juge. Ce fut, du reste, le rite de tous les peuples et de tous les âges.

Nous allons essayer d'établir par les monuments, les rituels et les règlements ecclésiastiques, la date de l'usage qui nous occupe.

Le 3 Janvier, 1851, M. Godard-Faultrier visita dans le chœur de la Cathédrale d'Angers les corps de plusieurs évêques. Il n'en trouva que deux qui eussent les pieds vers l'occident. Le premier était Jean Olivier, mort en 1540 ; le second était Henri Arnauld, décédé en 1692.^a

M. Godard ajoute à ce propos que "cette orientation est nouvelle," et qu'elle est contraire à la pratique ancienne. "Toutefois," continue-t-il "M. l'Abbé Delaunay, qui paraît avoir fait des recherches à ce sujet, a démontré que la coutume de déposer la tête des ecclésiastiques vers l'orient remontait au moins au *xvi^e* siècle."^b

Cependant de nos jours ce dernier usage a complètement prévalu dans le

^a Godard-Faultrier, Mém. de la Soc. d'Agriculture, Sciences, et Arts d'Angers, 2^e série, 2^e vol. ; tiré à part, p. 28—30.

^b Ibid.

diocèse d'Angers, car le plus récent rituel cité par M. Godard-Faultrier dit expressément : " Les corps des laïques est déposé la tête à l'occident et semble regarder l'autel d'où vient le salut. Au contraire, le corps des prêtres descend pour ainsi dire de l'autel, et est censé regarder le peuple afin de le bénir." Autre-fois c'était le contraire, ajoute avec raison l'Archéologue d'Angers.^a

La tendance nouvelle dut être forte dans le cours du XVII^e siècle, puisque nous la voyons combattue à Reims et à Sens par les rituels de ces deux églises. Voici en effet ce que nous lisons dans les *Voyages liturgiques* du Sieur de Moléon (Lebrun-Desmarettes) : " Le Rituel de Sens," dit-il, " publié en 1694, ordonne (à la page 158) que, selon l'ancien usage de l'église, les corps tant des ecclésiastiques que des séculiers, seront enterrés de sorte qu'ils regardent l'orient, ayant les pieds du côté de l'autel."^b " Le nouveau Rituel de Reims," dit-il ailleurs, " édité en 1677, ordonne que, suivant l'ancien usage, on enterre également les prêtres comme les laïques en sorte qu'ils aient la tête du côté de la porte ou du bas de l'église et les pieds vers l'autel. On voit," ajoute le fervent défenseur de l'antique liturgie, " les évêques, les abbés, et les prêtres, sur les anciens mausolées et sur les tombes, dans cette situation."^c

Chose surprenante ! la pratique nouvelle trouva faveur dans les ordres monastiques, d'ordinaire si fortement attachés aux anciennes observances. Voici en effet ce que nous lisons dans le *Ceremoniale Monasticum*, publié en 1680. " Effertur corpus præviis semper pedibus, sive sacerdos sive clericus Ingressi ecclesiam deponunt eo modo quo deferebant, nisi sit sacerdos qui debet habere caput versus altare."^d

D'après Dom Martène, il est évident qu'il n'en fut pas toujours ainsi, car les coutumes de Cluny et celles de Saint-Benigne de Dijon disent expressément : " Ponitur corpus in terram ita ut pedes sint versus orientem et caput versus occidentem."^e Sur ce point les Bénédictins agissaient comme les Clunistes, car on lit dans le Bréviaire de l'abbaye de Chézal Benoit (Cher) : " Deponatur defunctus in sepulcrum supinus, capite ad occidentem, et operiatur humo."^f

Le Rituel de Rouen promulgué en 1739 par Nicolas de Saulx-Tavannes, et réédité en 1771 par le Cardinal de la Rochefoucauld, ne tranche pas la question

^a Godard-Faultrier.

^b Lebrun-Desmarettes, *Voyages liturgiques en France*, p. 176.

^c Ibid. p. 178.

^d *Ceremoniale Monasticum*, p. 340, in 4°. 1680.

^e Dom Martène, *De Antiquis Monachorum Ritibus*, p. 807.

^f Ibid. p. 789.

pour les prêtres, mais il ne laisse soupçonner pour eux aucune exception : “Corpora defunctorum,” dit-il, “quando in ecclesiâ deponuntur, sepelienda sunt pedibus versus altare . . . vel si conduntur in oratoriis aut in capellis ponantur pedibus versis ad illorum altaria.”^a Telle était la loi écrite ; mais évidemment dans la pratique elle subissait bien des exceptions, témoin nos sépultures d'Etran ; toute-fois cette exception ne devait pas remonter bien haut.

IV. La quatrième observation est relative à un usage qui, à diverses reprises, nous est apparu ici d'une manière claire et précise. Presque tous les corps chrétiens d'Etran, laïques ou ecclésiastiques, ont été placés dans le cercueil couchés ou enveloppés dans de la paille. Cette coutume, qui paraît avoir persévéré dans ce pays jusqu'au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle, est fort ancienne dans l'église, où elle dut être universelle. Une locution passée dans le langage populaire en trahit tout à la fois l'ancienneté et l'universalité. On dit communément en parlant d'un défunt qui n'est pas encore inhumé, “Il est sur la paille.” Il y a cent ans cette pratique était générale dans beaucoup de diocèses et chez tous les ordres religieux. Au commencement du dernier siècle, lorsque notre zélé liturgiste Lebrun-Desmarettes parcourait la France pour enregistrer dans un livre aujourd'hui fort recherché toutes les coutumes religieuses de notre pays, il constata “qu'à Limoges le dernier Rituel, édité en 1698, avait encore conservé pour ce diocèse l'ancien usage de l'église de mettre mourir le malade sur le cilice (ou sur la paille) et la cendre.

Il retrouva le même usage journellement pratiqué dans la célèbre abbaye de la Trappe, cette sévère réforme de Cîteaux. “Quand les religieux sont en danger de mort,” dit le voyageur rouennais, “on leur donne l'extrême-onction, puis le saint-viatique, et à l'extrémité on les met mourir sur la paille et sur la cendre, suivant l'ancien usage de l'église et la pratique des Chartreux d'aujourd'hui.”^c

L'Archéologie vient encore dans cette circonstance nous offrir les concours de ses monuments. En 1855, lorsqu'on ouvrit à Cléry-sur-Loire le tombeau de François 1^{er}, Duc de Longueville, inhumé en 1491, on le trouva gisant “sur un amas de paille et de tiges de plantes. Cet amas était plus considérable à l'endroit de la tête.”^d

^a Rituale Rotomagense, p. 151, édit. 1771.

^b Lebrun-Desmarettes, Voyages liturgiques en France, p. 146.

^c Ibid.

^d Bulletin de la Soc. Archéol. de l'Orléanais, No. 21, p. 152, 1856.

Cette coutume doit remonter bien haut parmi nous, car nous pouvons en citer des preuves même à l'époque franque. A différentes reprises dans nos fouilles du cimetière Mérovingien d'Envermeu, nous avons remarqué des traces de paille et de foin sur l'oxide des objets de fer. En 1854, nous avons, par deux différentes fois, recueilli de la mousse bien conservée que nous possédons encore.^a

Le capitaine Von Durrich, qui en 1846 a exploré le cimetière Carlovingien d'Oberflacht, dans l'ancienne Souabe, aujourd'hui Würtemberg, assure que tous les coffres de bois des morts étaient encore remplis de mousse ou de paille, et qu'il en a trouvé dans un tel état de conservation, qu'il a pu en rapporter au Musée de Stuttgart, où on les conserve.^b

Montfaucon raconte, dans ses *Monumens de la Monarchie*, qu'au ^{xviii}^e siècle (vers 1656), lorsqu'on ouvrit à Saint Germain-des-Prés le tombeau de Childeric II. et de Bilichilde, son épouse, la tête de cette reine Mérovingienne reposait sur un coussin d'herbes odoriférantes.^c

Enfin, dans les fouilles faites à Kertch (Crimée), en 1838, par les Russes, on trouva le squelette d'une femme Grecque étendu dans un tombeau et "reposant sur une couche d'herbes marines."^d

L'ABBÉ COCHET.

Note on the Discovery of Hazel Wands in Tombs; in illustration of the Abbé Cochet's communication: by W. M. WYLIE, Esq. F.S.A.

On the examination of the tomb of St. Richard, Bishop of Chichester, A.D. 1245—1253, it was observed that "on the surface lay fragments of hazel wands, or branches, such, probably, as pilgrims were accustomed to cut by the way, and suspend around the shrine, in token of zealous devotion." Also there were "fragments of vessels of glass, earthenware, and other objects in the loose earth, probably thrown into the grave when previously opened." It is possible enough that these were fragments of vessels interred with the deceased, according to the custom of the period, as the Abbé Cochet has abundantly shown.

"The remains of hazel wands, described by Mr. Richardson, if they may be

^a Sépult. gaul. rom. franq. et norm. p. 166 et 175.

^b Von Dürrieh et W. Menzel, *Die Heidengräber am Lupfen bei Oberflacht*, p. 11 et 12.

^c Montfaucon, *Les Mon. de la Monarch. franç.* t. 1, p. 173—75.

^d *L'Athenæum français* du 20 Octobre 1855, p. 912.

regarded as tokens of pilgrimage, are deserving of notice. Similar staves, preserved and deposited in the graves of ecclesiastics in Hereford Cathedral, have been found in several instances, as related by the Dean of Hereford; *Archæologia*, Vol. XXX. Such a hazel wand, roughly trimmed, as if cut by the way-side, lay in the tomb of Richard Mayo, Bishop of Hereford, with sea-shells, tokens, as supposed, of a pilgrimage to St. James, made when that prelate was sent to escort Katharine of Aragon, the affianced bride of Prince Arthur, son of Henry VII., on her arrival in England. No other instance of a similar usage appears to have been noticed."—*Archæological Journal*, vol. iii. p. 262.

This may explain the presence of wands in tombs; but why always of *hazel*-wood?

It is not impossible that the custom of depositing hazel wands in certain tombs was as much derived from heathenism as the vessels with holy water and charcoal for burning incense. The Oberflacht graves, whether of the early period ascribed to them by Dr. Grimm, or of the Carlovingian period, as others think, are, beyond doubt, heathen interments. It is common enough in Teutonic graves to find the iron points or ferrules of staves, though the wood has perished. Some old superstitions were connected with the hazel tree: thus, in the *Egil Saga* mention is made of a circle of hazel rods on a judicial occasion.^a

^a *Archæologia*, XXXVI., p. 144. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 613.